

François-Henri Désérable

Tu montreras
ma tête au peuple



folio

COLLECTION FOLIO

François-Henri Désérable

Tu montreras
ma tête
au peuple

Gallimard

*Couverture : Gérard Fromanger, Chauds et froids de Robespierre
(détail), série L'Atelier de la Révolution,*

*1988-89 © Gérard Fromanger. Collection particulière. Photo ©
Bridgeman Giraudon.*

© Éditions Gallimard, 2013.

François-Henri Désérable est né à Amiens en 1987. Il a été distingué par le prix littéraire de la Vocation pour *Tu montreras ma tête au peuple*, sa première œuvre littéraire.

*À mes parents,
à Martine de Lapparent,
et à toi, évidemment.*

It was the best of times, it was the worst of times.

CHARLES DICKENS,
A Tale of Two Cities

C'EST LA FIN QUI COURONNE L'ŒUVRE

— Est-il vrai, mademoiselle, que vous êtes l'arrière-petite-fille de Corneille ?

Il a posé la question du bout des lèvres, *mezza voce*. Pas comme Fouquier, tout à l'heure, comme si cette filiation, forcément déshonorante pour le grand homme, eût été inconcevable et, fût-elle avérée, devait être cachée. Lui n'est pas comme ça. Il n'y a dans sa voix ni l'ironie acerbe de l'accusateur public, ni son incrédulité. Il révère le dramaturge ; il ne condamne pas sa descendance. Je le vois dans ses yeux, délicatement plissés. Il se demande : se peut-il que le sang qui coule dans les veines de cette fille, que ce sang qui, bientôt, coulera sur les planches de l'échafaud, soit celui de l'auteur d'*Horace* et d'*Andromède*, de *L'Illusion comique* et du *Cid* ?

Il eût fallu, pour continuer à vivre, renoncer à se comporter en héroïne cornélienne. Je suis Judith décapitant Holopherne, Brutus poignardant César, Rodrigue transperçant le corps du Comte. Je suis Marie-Charlotte Corday d'Ar-

mont et j'ai assassiné Marat. Mon aïeul eût été fier de moi.

— Oui. Cela est vrai.

Il continue à peindre. Il a commencé mon portrait pendant le procès, dans la salle de l'Égalité. Je le voyais, à moitié caché derrière une des colonnes, appliqué, presque fasciné, donner des coups de crayon pendant que les témoins défilaient. Après que les jurés eurent délibéré, que l'accusateur public eut requis la peine de mort, que le président eut prononcé la sentence, je ne demandai qu'une seule chose : que le peintre fût autorisé à me rejoindre dans la cellule afin d'y achever mon portrait.

Je romps le silence :

— Et vous, quel est votre nom, citoyen ?

— Pardonnez-moi, je ne me suis pas présenté. Jean-Jacques Hauer, capitaine de la Garde nationale, commandant en second du bataillon de la section du Théâtre-Français. J'ai été l'élève de David.

— Il paraît que David va peindre la mort de Marat.

— Oui. Il a commencé un tableau.

— Vous l'avez vu ?

— Les croquis seulement.

— M'a-t-il représentée ?

— Non. Le corps dans la baignoire est recouvert d'un madras souillé de sang. La tête, enveloppée d'un turban, penche légèrement. Sa main droite, pendante, tient une plume, la

gauche une feuille. À droite, un billot de bois. Et sur le sol, un couteau à manche blanc.

— Eh bien, le citoyen David a pris des libertés : le manche du couteau était noir. Je l'ai acheté dans une boutique du Palais-Royal.

Il me regarde. Je lui souris. Il hésite, puis il demande :

— Vous étiez déjà venue à Paris ?

— Non, dis-je. C'est la première fois. La dernière aussi. Je suis partie le 9. Deux jours de voyage en turgotine avec une escale à Lisieux. Il y avait huit passagers dans la diligence. De bons Montagnards, dont les propos étaient aussi sots que leurs personnes. L'un d'entre eux me prit pour la fille d'un de ses amis, me supposa une fortune que je n'ai jamais eue, me donna un nom que je n'avais jamais entendu, et finit par m'offrir sa main dont je n'aurais jamais voulu. Quand je le quittai enfin à Paris, je refusai de lui donner l'adresse de mon père à qui il voulait me demander. Il partit de bien mauvaise humeur. Piètre séducteur...

— Vous devez bien avoir un amoureux ? Une jolie fille comme vous...

— Dieu m'en préserve. J'ai toujours dit que je ne me marierai pas. Jamais personne n'aurait, sur l'adresse de ses lettres, à me donner le titre de Madame. Mon cœur n'est susceptible que d'un seul amour, celui de la patrie. Et puis j'ai toujours préféré la compagnie des livres à celle des hommes.

— Vous lisiez beaucoup ?

— Il semble que, toute ma vie, je n'ai fait que cela. Quelques heures avant de rendre visite à Marat, je lisais Plutarque dans ma chambre. Je me rappelle un passage que j'ai souligné. L'auteur y compare Dion et Brutus : « Ce qui fait la principale louange des deux personnages, écrit-il, c'est la haine contre les Tyrans et l'exécration de leur méchanceté. »

— Croyez-vous avoir tué tous les Marat ?

— Celui-ci mort, les autres auront peur... Peut-être.

— Et pourquoi Marat ? Pourquoi pas Robespierre ou Danton ?

— C'est Marat qui entretenait le feu de la guerre civile pour se faire nommer dictateur, c'est Marat qui pervertissait la France par ses écrits, c'est Marat qui se disait l'ami du peuple alors qu'il était le pire ennemi de la patrie. En tuant un seul homme, j'en ai sauvé cent mille.

Silence. Il peint.

— Il vous reste de la famille ?

— Bien sûr. Qui n'en a pas ? Mon père était agriculteur. Mais aujourd'hui, il dépense son énergie dans ses procès. Une histoire de dot jamais payée par mes oncles. Mes frères ont tous deux émigré et j'ignore où ils sont. L'un serait parti en Espagne, et l'autre pour le Brabant. J'ai également une sœur, Éléonore, plus jeune de deux ans. J'ai passé toute mon enfance avec elle. Sa santé était fragile : elle est née bossue. J'ai pris soin d'elle, je lui ai appris à coudre, à faire

le pain, à donner à manger aux poules. Elle va me manquer.

— Et votre mère ?

— Morte en même temps que l'enfant qu'elle portait. J'avais quatorze ans.

Il ne dit rien. Je continue :

— On les a enterrés ensemble. Je ne m'en suis jamais tout à fait remise. Après la mort de notre mère, nous sommes entrées, avec Éléonore, à l'abbaye royale de la Sainte-Trinité. Nous y apprîmes la musique, le dessin, la dentelle, les bonnes manières et les rituels religieux. J'écrivais des vers et, surtout, je lisais : *Les Vies parallèles*, *Le Contrat social*, *L'Histoire des Deux Indes*. Et bien sûr, Corneille. Et puis ce fut la Révolution. En faisant tomber la tête du roi, les hommes qui devaient nous donner la liberté l'ont assassinée. Je n'ai jamais été royaliste. Lors d'un dîner, j'ai même refusé de boire à la santé de ce roi certes vertueux, mais trop faible pour être bon. Je suis républicaine. Je l'ai toujours été. Mais le jour où j'ai appris qu'on avait guillotiné le roi, mon cœur a tressailli d'indignation. J'ai pensé, ce jour-là, que la Révolution était mal engagée.

Après la mort du roi, ce fut celle de l'abbé Gombault. Ce brave abbé, qui s'était tant occupé de ma mère dans ses derniers moments, refusa de prêter serment. Il se cacha, on le trouva. Il fut guillotiné place Saint-Sauveur, à Caen. J'ai pensé, ce jour-là, que la Révolution était cruelle.

Puis les députés girondins, menacés d'arrestation, se sont réfugiés dans l'hôtel de l'Inten-

dance, rue des Carmes. J'ai assisté à certaines de leurs réunions. Ils parlaient beaucoup, ils agissaient peu. J'ai su, ce jour-là, que la Révolution était perdue. Il fallait que quelqu'un la sauve.

J'ai longtemps hésité. J'écrivais sur des petits papiers : « Le ferai-je ? Ne le ferai-je pas ? » Jusqu'au bout, j'ai porté cette interrogation.

— Votre famille connaissait-elle vos desseins ?

— Non. Avant de partir pour Paris, j'ai voulu voir mon père une dernière fois, et puis je me suis ravisée. J'en aurais eu trop de douleur. Alors je lui ai envoyé une lettre dans laquelle je lui disais partir pour l'Angleterre.

— Vous n'avez pas eu de nouvelles depuis ?

— Non. Je lui ai écrit une nouvelle lettre, hier, dans laquelle je lui demande pardon d'avoir disposé de mon existence sans sa permission. J'espère qu'il ne sera point tourmenté, qu'il m'oubliera ou, plutôt, qu'il se réjouira de mon sort, car la cause en est belle. Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

Je le vois qui hésite. Mais il demande :

— Comment était-ce de...

— D'assassiner Marat ?

— Oui.

— Plus facile que je ne l'aurais pensé.

Il n'ajoute rien. Peut-être a-t-il peur de m'offusquer. Mais j'ai envie de parler :

— Je ne savais pas où il habitait. Je demandai à un cocher de m'y conduire, mais il ne connaissait pas l'adresse. Il se renseigna : Hôtel de Cahors, 30, rue des Cordeliers. Il m'y emmena. La porte ou-

vrait sur une cour sombre, presque lugubre. La gardienne m'indiqua où logeait le citoyen Marat : « Au premier étage », me dit-elle, ajoutant qu'elle avait pour consigne de ne laisser monter personne : « Le citoyen est très malade. Il doit se reposer et ne reçoit pas. » Je partis me promener une heure dans les rues de Paris, revins à l'hôtel de Cahors et grimpai l'escalier en toute hâte.

Il y avait là trois femmes : « J'arrive de Caen et je souhaite parler au citoyen Marat, dis-je à l'une d'entre elles. – Impossible. Le citoyen ne peut recevoir personne. » J'insistai. « Écrivez-lui ! » Je retournai à l'hôtel de la Providence où j'étais descendue lors de mon arrivée à Paris et rédigeai un billet : « Je viens de Caen. Votre amour pour la Patrie doit vous faire désirer de connaître les complots que l'on y médite. J'attends votre réponse. » J'avoue que l'artifice était perfide. Mais c'était le seul moyen de l'attirer à me recevoir, et tous les moyens sont bons dans une telle circonstance. Je comptais, en partant de Caen, le sacrifier sur la cime de la Montagne, mais il n'allait plus à la Convention. Il *fallait* que je fusse autorisée à pénétrer dans cette salle de bains où, m'avait-on dit, il passait le plus clair de son temps, plongé dans une baignoire en forme de sabot recouverte d'une planche sur laquelle il écrivait ses appels au meurtre et à la délation.

Il était près de sept heures du soir quand, pour la troisième fois de la journée, je me rendis au domicile de Marat. La gardienne n'était

pas dans sa loge et je pus facilement monter jusqu'à l'étage. La femme qui m'avait déjà éconduite le matin voulut derechef me chasser. Je demandai si Marat avait reçu ma lettre : « Je n'en sais rien, me dit-elle, il en reçoit tant... » J'insistai pour le voir, refusai de partir et haussai le ton. Marat m'entendit : « Simone ! » cria-t-il – j'ai appris depuis qu'il s'agissait de sa femme, ou tout au moins qu'il lui avait promis de l'épouser. Elle partit le voir, échangea quelques mots avec lui, puis revint vers moi : « Le citoyen Marat consent à vous recevoir, me dit-elle. Faites vite, il doit se reposer. » Elle inspecta mon sac. Rien qui pût faire naître le moindre soupçon : il n'y avait là que mon passeport, ma bourse, une montre et un peloton de fil blanc. Le couteau était logé entre mes seins.

J'entrai dans la salle. Sur le mur : deux pistolets croisés et une carte de la France au-dessous de laquelle se trouvait une pancarte avec, en lettres capitales, ce mot qui résumait le combat de toute une vie : « Mort. » Marat était dans sa baignoire, le torse nu, un mouchoir sale autour de la tête. Il paraît qu'il souffrait terriblement d'une maladie de peau, que la douleur de ses plaies suintantes ne s'atténuait que dans son bain. Et de ce bain émanait une odeur si nauséabonde – un mélange de soufre et de vinaigre – que je décidai de ne plus respirer que par la bouche. C'est pour cela, peut-être, que je ne me suis pas attardée. Et puis, qu'on se le dise, j'étais résolument décidée à le tuer. En abrégeant ses

C'est la fin qui couronne l'œuvre	13
La gorge de la reine	27
Le Banquet	49
Elle avait rougi	71
Tu montreras ma tête au peuple	89
Le plus grand esprit français du siècle dernier	109
Lantenac à la conciergerie	117
Caïn de l'an II	147
La promesse de nivôse	171
Mon plus grand fait d'armes	195
<i>Bibliographie</i>	203

